

SUZANNE  
GHERSENZON-SPÉNALE

Celui qui déplaçait  
les montagnes

« Da mniè chtchiptzi »... Tu meurs, et tu me parles dans ta langue maternelle, et je ne te comprends pas.

T'ai-je jamais compris ?

« Da mniè chtchiptzi »... Je ne te comprends toujours pas et tu t'énerves : tu veux « des pinces » pour resserrer l'alliance qui s'échappe de ton doigt amaigri, l'alliance de Maman que tu ne quittes plus depuis qu'elle nous a quittés. Tu essaies de te raccrocher à quelque chose, à cet anneau dérisoire, mais la boucle est bouclée, tu redeviens l'enfant qui parle russe ; ce n'est pas à ta fille que tu t'adresses, c'est à ta mère, et tu reviens dans son giron, et tu reviens dans son ventre, et tu nous quittes.

J'aimerais savoir prier, mais pas comme on a essayé de me l'apprendre quand j'étais enfant. Je voudrais une prière universelle, qui doit gonfler l'âme au point de gonfler l'univers, qui me ferait trouver l'essentiel.

Te voilà donc dans le ventre de ta mère, et tu en sors le 24 septembre 1909. Tu es le deuxième, cadet d'un frère mort en bas âge, et je suppose qu'on est heureux dans ce couple, Gricha, Grichinka, la musique de la langue, la douceur de ta mère. Une enfance bessarabienne comme bien d'autres sans doute, mais chargée de mystère parce que tu nous en as peu parlé, parce que nous n'avons pas su te questionner. Une enfance juive, mais pas religieuse. Pauline, ta mère, ne se plie pas à la tradition ; elle est sage-femme : elle court la campagne sur sa carriole tirée par deux chevaux et elle va mettre au monde les enfants des autres.

Elle est belle et douce et tu l'aimes d'un amour éperdu. Tu admires aussi sa détermination quand sa famille, les Zilberberg, décide d'émigrer en Amérique, au tout début du siècle : elle n'a pas terminé ses études et refuse de partir à mi-parcours ; elle les rejoindra plus tard... Elle a donc poursuivi sa formation et, pour son stage terminal, elle a été envoyée à Kobulka. Pas d'hôtel, bien sûr, ni même de pension de famille et elle est hébergée chez l'habitant. Meir, le jeune

homme de la maison, a su la charmer et elle n'est jamais partie en Amérique.

Vous vivez dans la propriété paternelle : de la terre en suffisance, pour que ton père cultive le tabac dont on fait sécher les feuilles enfilées sur de longs fils de fer tendus en travers d'un grand hangar, et qu'il puisse se donner des airs de patriarche ; ta grand-mère te chante des berceuses en yiddish. Ton caractère s'affirme vite et tu deviens bientôt le « bon petit diable » qui, pour échapper à la corvée du repas, grimpe sur les toits du hangar en passant par les branches du pommier... Ton entourage s'arrache les cheveux et t'admire : un tel désir d'indépendance, une telle force de caractère, alliés à une telle sensibilité sont forcément de bons présages !

Ta mère, toujours elle, te prend dans ses tournées : marquée à jamais par la mort de son premier enfant, elle s'accroche au deuxième, le quitte le moins possible, imprime sa marque. Dans cette province reculée de la Sainte Russie où les paysans parlent moldave, elle, l'Ukrainienne, va t'apprendre à lire et à écrire le Russe et va t'inculquer très tôt le sens de l'indépendance et peut-être même du refus, de la révolte.

Pendant ses études à Odessa, elle a côtoyé ces jeunes intellectuels imprégnés d'idéaux libertaires, elle a même été taxée de « décembrisme<sup>1</sup> ». Cela dit, je la crois plus intuitive que dialectique et le contact avec les réalités la rend pragmatique, malgré un fond d'idéalisme. Elle va te former et te forger, en ces temps d'obscurantisme. À 3 ans sonnés, tu sais déjà lire et écrire et tu deviens rapidement bilingue : à la maison on parle russe et dans le village de cinq cents habitants de Kobulka tu parles moldave avec les autres enfants, tes compagnons de jeu, ceux dont tu deviens si vite le chef.

Celui que tu appelles Diadia Yossip, oncle Joseph, fait presque partie de la famille. C'est un ami de tes parents et un notable de cet endroit perdu, près de la frontière roumaine : il est responsable d'une petite agence bancaire. Lui aussi va se prendre au jeu de ton instruction. Puisque tu sais lire, un jour il arrive de Kichinev avec un cadeau extraordinaire, un « *sbornik* » : un recueil de petits problèmes

---

1. *Aristocrates et intellectuels soutenant la libéralisation du régime et la suppression du servage, en décembre 1825. Certains furent pendus, d'autres expédiés en Sibérie. . .*

d'arithmétique ! Et tu vas être chargé de faire deux problèmes par jour, que Diadia Yossip vérifiera et corrigera au besoin... Pour toi, ce n'est pas une corvée, c'est un jeu, un jeu excitant, exaltant même. Tu fais très souvent bien plus que les deux exercices prévus qui s'ajoutent à la lecture de tes leçons d'histoire, géographie ou sciences naturelles... Je crois que tu as acquis très tôt le sentiment diffus que rien n'est impossible et que les obstacles sont faits pour être franchis.

Tu avais 5 ou 6 ans et une petite sœur lorsqu'on décide qu'il serait bon que tu ailles à l'école. Je crois que tu y es parti plein d'enthousiasme et je t'imagine gonflé d'importance, arborant cet air sérieux que l'on te voit sur la seule photo de ton enfance, et que l'on retrouve sur ton visage d'adulte. Tu es assis sur un banc, entouré de gamins de ton âge, et le maître vous fait faire... des bâtons et des ronds ! Quelle déception ! Pendant que tes camarades tirent la langue pour accomplir leur tâche, tu t'ennuies ferme. Tu décrètes que tu ne retourneras pas à l'école. L'instituteur reconnaît qu'il ne peut rien faire pour une recrue telle que toi et te voilà revenu à la case